Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 21

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-207809

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

constances. Celui-ci se distingua par la péroraison que voici :

« Sire ! si vous jetez les yeux sur les armoiries de notre ville, après l'immortelle devise qui constate sa fidélité envers Dieu et son roi, vous y lirez deux mots que vous me permettrez de vous expliquer : *utinam remora*. Le remora est un petit poisson qui s'attache aux vaisseaux et les empêche de continuer leur marche. Eh bien, majesté, que votre bonne ville d'Evian soit un remora pour vous ! »

A ces mots, le monarque sourit, car je ne crois pas qu'il eût jamais entendu une flatterie aussi originalement exprimée et aussi délicate.

✻ **Théâtre**. — Cette fois, c'est bien la fin de notre brillante saison d'opérette. Encore trois représentations, et nos excellents artistes nous feront leurs adieux. Nous ne les reverrons que dans deux ans; et seront-ils tous là ?

Demain soir, dimanche, seconde de *Rip*, 4 actes délicieux de Robert Planquette. — Mardi 30 et mercredi 31 mai, *La Fille du Tambour-major*, d'Offenbach, une opérette dont le succès fut immense.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Il y a tisane et tisane.

Une amusante aventure s'est produite récemment dans une petite épicerie-droguerie d'une ville du canton : C'était le soir, quelques instants avant la fermeture du magasin. Le patron, appelé à une réunion électorale, s'en était allé, laissant à son employé, un jeune homme quelque peu étourdi, le soin de servir les rares clients attardés.

Arrive une brave femme.

— Vous désirez ? s'informe le vendeur.

— Un paquet de « thé pectoral » pour faire transpirer. J'ai là, fit-elle en se frappant la poitrine, un rhume qui ne veut pas passer.

Le jeune homme ouvre un tiroir, remplit le cornet et le remet à l'acheteuse avec un aimable sourire.

— Combien faut-il en prendre à la fois ? s'enquiert la cliente.

— Au moins trois bonnes tasses, pour que ça fasse effet. Et surtout rester bien couverte, au lit, sans bouger.

* * *

Le lendemain matin, à la première heure, le droguiste voit une femme tout émotionnée faire irruption dans son magasin.

— Mon Dieu, monsieur, que m'a-t-on donné chez vous ? Je suis empoisonnée !!! J'ai acheté un paquet de « thé pectoral »; j'en ai pris hier soir trois tasses, comme on m'a recommandé. Avec ça, je pensais transpirer. Ah ! ouiche ! Pas moyen ! Je n'ai pas eu le temps. De toute la nuit je n'ai pu rester cinq minutes au lit. Il m'a fallu courir tout le temps !

Le pharmacien, abasourdi, ne comprenait rien. Il ne répondait pas... ce qu'il n'eût du reste pu trouver le temps de faire, l'eût-il voulu.

— Mais regardez donc ? continua sa prolixe interlocutrice, en lui tendant ce qui restait du paquet acheté la veille. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir ?

Et le pauvre homme, anéanti, constata qu'en son absence, l'étourdi jeune homme s'était trompé de tiroir et avait donné au lieu du « thé pectoral » de la « Tisane purgative Merveilleuse ». Il expliqua la chose de son mieux et se confondit en excuses.

La femme, on le conçoit, prit plutôt mal la chose ! Ce fut un flot de reproches et de menaces, une avalanche de récriminations; une description métaphorique et réaliste des troubles causés par cette médication intempestive, et des souffrances endurées par la pauvre victime; bref, des lamentations à faire pâlir celles du malheureux Jérémie.

— Il l'a fait exprès ! ne se lassait-elle pas de répéter. J'en suis sûre ! Et pour mieux se moquer de moi il m'a encore recommandé, la canaille, de bien rester au lit... sans bouger !

BERT-NET.

✻ Au **Kursaal**, nous avons eu, jeudi, les deux dernières de *Rien ne va plus !*, l'amusante revue annuelle. Ce fut la clôture de la saison d'hiver.

Vendredi prochain, s'ouvrira la saison d'été avec *The Royal Biographe*, un cinéma de tout premier ordre, qui attira foule à Tivoli.

QUEMET DZEBIET FASAI

PO NE PAS SÈ FÉRE BRAMA

DZEBIET l'amâve bin fére vigaitse. Medzîve salâ et l'avâi onna sâi de la mètsance. Quasu tote lè veillie, se on voliâve lo vère faillâi allâ âo *Tsevau bllianc*, iô djuvessâi âi cartes, à clli tonnerre de yasse et l'annoncîve cheteuque, lè z'asse, et tot lo diabllio et son train. L'ètâi adî lî que fasâi la derrâire man et que l'avâi lo premî bu son verro. Faillâi l'oûre : l'avâi adî la leinga âo mor. La sadze fenna que lâi avâi copâ lo fi quand l'avâi ètâ fé, n'avâi pas robâ sa dzornâ. Quand la miné sounâve, faillâi retorna à l'ottô et, ma fâi çosse l'ètâi onn' autre tsanson; por cein que sa fenna, la *Dzebietta*, l'avâi assebin onna leinga dau serpeint, rasseria âo tot fin, et que... lo poûro Dzebiet ein ouïa. L'ètâi on prîdzo bin pe grand que stisse dau djonno, cein recoumeincîve adî, quemet onna mâola de molâre, ressîve, ringuâve, segneulâve, ritoulâve et trioulâve tota la né. Cein lâi manquâve jamé.

Onna né, Dzebiet qu'ètâi restâ prau tâ pè lo *Tsevau bllianc*, quand l'a vu que la resse coumeincîve, fâ dinse à la Dzebietta :

— Di donc, attiutâ vâ... i'é trovâ oquie !

Lo prîdzo s'arrîte asse franc...

— Qu'a-to trovâ ? so lâi dit sa fenna.

— Lo tè deri dèman matin se te dèpuste pe rein.

— Que na, dis-mè lo ora ?

— Na, na, dèman matin.

Et la fenna l'a bi zu miaulâ po coudhî savâi oquie, rein lâi a fé, pas mé qu'onna caille d'osî su on tsiron de fèmé. L'a bo et bin faliu sè quaisî et laissî ronflliâ mon Dzebiet tant qu'âu sèlâo lèveint.

Adan lo matin, la Dzebietta, tot ein douteint sa bèguina et ein metteint sè caleçon — dâi caleçon quemet l'an lè fenne orâ, feindu dèvant et derrâi — ie fâ dinse :

— Ora, dis-mè que l'è que t'a trovâ hier à né.

— Eh bin, so repond Dzebiet que betâve son bounet à moutset dèso lo coussin, i'é trovâ que fasâi bin pe galé âo *Tsevau bllianc* qu'à l'ottô quand te lâi ronne.

MARC A LOUIS.

L'AVENIR DE LA CHANSON

L'*Echo du Nord*, grand journal politique, littéraire, industriel et commercial, qui se publie à Lille, a demandé aux chansonniers leur sentiment sur l'*avenir de la chanson*. La plupart ont répondu, parmi les plus en vogue, ainsi Xavier Privas, Th. Botrel, Jehan Rictus, Yvette Guilbert, Yann Nibor, et aussi notre ami et collaborateur Pierre Alin, un Suisse toujours, celui-là, en dépit de la marque bien française de son esprit.

Voici ce que dit, à son sujet, l'*Echo du Nord* :

« Dans cette consultation, M. Pierre Alin fait entendre la voix autorisée d'un jeune et d'un ardent. Il est le Benjamin des chansonniers. Poète et vrai poète dont on a remarqué, malgré la surproduction quotidienne, le volume de vers *Au long des Heures*, il est, en outre, compositeur et chanteur.

» Les amateurs de bonne musique et de belles œuvres connaissent et applaudissent volontiers des mélodies comme « Les Cloches », « Près d'un Berceau », les « Marchandes de Fleurs », le « Forgeron », les « Vendanges d'Octobre », toutes pièces où se révèle une exquise sensibilité au service des plus beaux dons. M. Pierre Alin voit bien où est le mal, mais il garde ses espoirs. »

* * *

Et voici également la réponse de Pierre Alin :

« Crise de la chanson ? Evolution ? Décadence ? Je ne sais et ne me sens guère l'âme d'un prophète. Mais je n'en suis pas moins persuadé de tout le pitoyable de son niveau actuel. A quoi cela tient ?

» Veulerie de goût du public, des directeurs ou tenanciers et surtout au fait qu'elle est un refuge à trop de déchets, d'incapables, exerçant un métier — en somme — plus méprisable que beaucoup d'autres.

» Mais, avouons aussi que le public n'est pas fier !

» Il n'y a, actuellement, plus d' « art » de la chanson ; mais Paris a de véritables fabriques alimentant incessamment la ville et la province de laideur, de bêtise et d'obscénité.

» Certes, je crois à un art éducatif, — il y a toujours une éducation du goût à faire, — mais sans pédanterie, sans tendance. L'artiste n'a pas à endosser, de parti pris, le rôle d'un prédicant, d'un moralisateur, Son premier devoir est d'avoir du talent est d'être un sincère.

» Joyeuse, puissante, tragique, mélancolique, enthousiaste ou philanthropique, la vie est assez diverse pour qu'on puisse la chanter sous toutes ses formes.

» On continue à prétendre que le public veut du « gros », de l'idiotie ou de la saleté. Mais quels peuvent être ceux qui ont intérêt à maintenir cette légende, sinon ceux qui en vivent ?

» Quant au peuple, au vrai, je l'aborde toujours — quant à moi — avec infiniment de plaisir ; je suis sûr qu'il comprend et je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit tant de fois déjà : « Ses instincts émotifs sont d'origine beaucoup moins basse qu'on se plaît à le dire. » Mais le vrai peuple est difficile à atteindre. » PIERRE ALIN. »

A peu de chose près, c'est là aussi l'avis de Jehan Rictus et d'Yvette Guilbert :

« La chanson populaire est morte, dit le premier : les conditions de la vie industrielle l'ont tuée et elle ne renaîtra pas, tant que ces conditions persisteront.

» La chanson d'amour et la chanson bachique ne peut jaillir et vivre que si le peuple est gai et s'il a des loisirs, et aussi, et surtout, s'il a des tonnelles, des arbres, des jardins, et s'il peut boire du vin non frelaté.

» L'existence dans les usines, les filatures, les grands magasins et les mines, fait de l'homme et de la femme des automates. Toute joie y est morte d'avance.

» Reste le peuple pastoral. Mais les champs se sont également industrialisés... Le paysan, à l'aide de machines, cultive des étendues immenses sans presque de serviteurs ou de main-d'œuvre. Livré également à un labeur exténuant, où voulez-vous qu'il prenne le temps et comment voulez-vous qu'il prenne le goût de chanter ?

» La France tout entière est vouée au « beuglant » et à l'alcool. C'est la seule réaction que l'esprit populaire trouve contre le travail abrutissant et intensif. Vous n'y ferez rien, ni moi non plus, et je ne puis dire où nous allons. »

Et Yvette Guilbert :

» Oui, dit-elle, la chanson de France est en décadence, à cause de la production simplement « parisienne » et de music-hall.

...» Oui, « je crois » et « je travaille », depuis onze années à la « renaissance du genre dans le sens éducatif et populaire ». J'ai fondé une école pour lutter pour la belle cause et je viens de faire, ces jours-ci, « la plus belle tournée de toute ma carrière », avec seulement de très, très vieilles chansons de France « du XIIIe au XVIIIe siècle. » Le succès fut colossal, triomphal !